

Tiers Livre, les mardis | saison 3 #27

mardi 28 avril 2026

*à partir de Michel Jullien, « Le format d'un livre »
2, «le livre comme gestuelle »*

<i>Perle</i>	3
<i>Nicolas</i>	5
<i>Noëlle</i>	8
<i>Juliette</i>	10
<i>Alexia</i>	11
<i>Betty</i>	14
<i>Carole</i>	16
<i>Léa</i>	18
<i>Monika</i>	20
<i>Thérèse</i>	22
<i>Catherine</i>	30
<i>Hélène</i>	32
<i>Gislaine</i>	34
<i>Vincent</i>	37
<i>Marylène</i>	39
<i>Cécile</i>	39
<i>Yael</i>	42
<i>Émilie</i>	43

Le geste d'ouvrir comme on découvre en douceur, avec délicatesse, pour la première fois, comme on ouvre une boîte de Pandore, pas trop vite pour ne rien laisser s'échapper mais attraper le premier mot. D'abord on jauge l'objet, on le tourne et le retourne, on le manipule, on lisse la couverture, on touche et on caresse. Puis on feuillette, une par une, on en prend une comme on piocherait un chocolat dans une boîte, une page au hasard, puis une autre avant de reprendre le livre depuis le début. Si le livre est un peu épais, on pose la main pour l'ouvrir totalement, la paume posée bien à plat, l'empêcher de se refermer, lui donner une forme comme un écran où une scène qui déroulera ses personnages.

Le geste de parcourir en marchant dans la nature ou debout dans la pièce en faisant des allées et venues comme si bientôt on allait lire à haute voix et déclamer le texte, ce que parfois l'on fait. La main alors empoigne et ouvre et maintient fermement l'ouverture, c'est physique, il faut de la poigne pour garder le livre ouvert d'une main tandis qu'on arpente un sentier ou son parquet. Le pouce surtout fait œuvre de pince, ce à quoi il sert toujours et pour tout, il appuie au centre et bloque le livre. Il faudra le secours de l'autre main pour tourner la page, un peu comme sur le pupitre du musicien sa partition qu'un tiers dépose pour dévoiler la suivante.

Le geste de chercher dans la lourde encyclopédie Larousse dont il faut prendre chaque tome à deux mains tellement chacun est grand et lourd, tout en protégeant la reliure de cuir usée qui se déchire par endroits. Les avant-bras, les biceps, tous les muscles travaillent : ces opus se méritent.

Alors, on pose le volume devant soi. On ouvre d'abord la couverture et cela prend toute la largeur de la table, puis feuillet après feuillet, ou délicatement on pince plusieurs feuilles entre le pouce et l'index, on soutient avec l'autre main pour les faire tourner en douceur, et à un moment les doigts se mettent à parcourir les lignes, l'index précise sa position et s'arrête dès que l'œil voit le mot cherché, celui dont on souhaite trouver une définition ancienne, un sens perdu, une histoire, une étymologie. L'index s'arrête sur le mot en gras et suit les lignes imaginaires de la phrase. A la fin, les deux mains prennent les feuillets de gauche et la couverture en sandwich, elles replient le tout à droite et les mains, les bras, les muscles reprennent le geste et l'effort dans le sens inverse pour ranger dans la bibliothèque vitrée le livre parmi tous les autres tomes que compte l'encyclopédie.

Le geste de lire un tout petit livre comme un dictionnaire de poche ou un mini livre de poésie, impossible d'y mettre les deux mains, elles y deviennent malhabiles, des mains de géant sur un ouvrage de lilliputien. Sur la miniature, deux doigts seulement, qui font office de mains et maintiennent ouvert, les deux index font tout, tout seuls. Ils ouvrent, tournent, vérifient, soulignent, tournent, replient, et à la fin, referment. La main n'est plus une main mais une prothèse, une extension uniquement pour deux doigts utiles.

Une vapeur puis un nuage, traversé d'un angle, une ligne puis une autre apparaît. Forme.

Un sentiment de "*c'est bon*" gros comme un départ.

Ma main droite saisit le carnet à spirale aux feuilles prédécoupées au grammage léger.

Ma mine s'y pose mais mon pinceau serait trop généreux pour cette feuille fine, qui ondulerait en conséquence.

Certes, j'en tire une feuille. Tirer une feuille n'est pas simple dans un cahier à spirale. Bien sûr, on peut faire n'importe comment. Je n'y arrive pas. Mon pouce droit appuie fort sur l'espace entre fil de fer de la spirale et les points de découpe dans la feuille. Il y a un centimètre tout au plus. Pendant ce temps, ma main gauche cherche en tirant le bon angle — usuellement c'est à peu près au centre de l'extrémité de la feuille. J'appuie du doigt ou même parfois de de l'ongle pour bien amorcer la déchirure, afin qu'elle suive le tracé prédécoupé.

Ce n'est pas un mouvement fluide mais par étape. Peut-être quatre ou cinq.

Ma main droite va se réajuster à chaque étape et suivre cette déchirure au risque de voir celle-ci faire bond vers les attaches à la spirale. Je tire un peu, puis je réajuste, je réajuste mon angle de tirage.

Souvent pris dans la passion (le daemon poussant peut-être mes bras) à peine ai-je envie d'avoir le contrôle de mes mains, je désire faire en deux temps ce qui en prend quatre. Quand c'est le cas, je dois reprendre à la fin, entre le pouce

et l'index, ces petites échancrures, ces crochets en papiers désormais inutilisables. Un petit exercice d'humilité.

La dernière déchirure, où la feuille se détache du carnet, où il ne reste qu'une lamelle de papier, en un ou plusieurs morceaux, ce moment de libération de la tension entre mes doigts, remonte à mes avant-bras, mes épaules et ... je suis pris d'une joie simple qui me donne du cœur à l'ouvrage.

Après avoir ma feuille et saisie une pochette à dessin qui servira de support sur la face sans élastique, ma gauche œuvre à tenir la feuille, de la placer et ma main droite, plus technique, fait un travail d'ajustement plus fin... Ma main gauche cherche le ruban de masquage et l'encadre en laissant de la marge pour coller à la pochette. Désormais... l'atmosphère se remplit d'une tension... Une nouvelle étape est passée. Facile, connue. Il faudra encore jouer et ne pas se laisser intimider par le désir d'être créatif. Mécaniser, automatiser autant que possible... Se laisser surprendre par le besoin d'être créatif ; l'être par nécessité.

Je dois trouver une position... Tirer des lignes à l'avantage d'être faisable en discutant sur une chaise, en écoutant quelqu'un, en écoutant de la musique... C'est d'autant plus simple que l'on est confortable. Mais dans le petit univers des positions possibles que peut prendre mon corps, nous pouvons exclure la position debout pour l'instant. Je ressens presque une crainte de devoir pratiquer debout... Quel horizon pour un corps qui peut se recroqueviller autour de la pochette, tenue dans le bras gauche, comme on tiendrait un instrument, entre la main et posée contre l'épaule, légèrement poussée... De la main droite, tirer des traits... La vue se brouille et cherche les premières lignes... Puis c'est

la main qui tremble un peu, qui donne du caractère, qui transmet un peu et décide, informe de la suite, de ce que fera, corrigera, arrangera cette même main, plus précise mais plus fatiguée dans quelques minutes ou quelques heures...

Mettons tout de suite de côté les ouvrages rares que le temps a rendu précieux. Ceux-là sont déposés avec précaution sur un lutrin à angle obtus afin de préserver la reliure. Le lecteur-manipulateur est alors un expert éminent, ses mains sont couvertes de gants de coton, d'une couleur proche du blanc. Pour le public, les pages de ces livres s'approchent à travers une boîte vitrée, laissant tout loisir de déposer des traces de doigts gras qui seront régulièrement nettoyées d'un coup de chiffon.

Pour tous les autres, il conviendra de procéder différemment suivant l'objet à lire.

Pour le bouquin acheté avant de prendre le train, un poche généralement, la phase de choix peut-être plus ou moins longue, suivant le temps dont on dispose. On se dirigera vers le genre voulu, peut-être vers les auteurs déjà connus pour lire, la tête penchée, les titres directement sur les tranches. Certains genres, moins courus, imposeront une pénible posture le dos courbé. L'index droit agrippe la tranche, le pouce posé sur la quatrième de couverture coince le volume tandis que les trois autres doigts se retrouvent du côté de la première en léger décalage. Une torsion du poignet permet de jeter un regard sur l'image. On cherche une lecture pour occuper un trajet d'une paire d'heures, l'illustration n'est pas fondamentale, il importe d'éviter la faute de goût. Cette étape franchie, le poignet peut reprendre une position normale et le texte d'accroche peut-être lu. Le prix du livre aussi. Généralement, la curiosité satisfaite, la même main repose le livre à sa place

sur l'étagère et la recherche reprend. Il n'est pas du tout acceptable de laisser le volume rejeté en vrac sur l'étagère. Ce n'est pas un vêtement en solde. Vous reprenez votre exploration, jusqu'à tomber sur un titre qui partagera votre voyage. Vous l'emportez jusqu'à la caisse puis une fois payé, vous conservez le ticket de carte bancaire, il servira de marque-page. Si vous oubliez de le réclamer, vous avez encore la solution de détacher l'étiquette placée à l'arrière de votre acquisition et de la rouler en un petit tuyau tout collant d'un ou deux centimètres. C'est peu, mais c'est suffisant. Vous placez votre bouquin dans le sac en papier qui contient déjà votre bouteille d'eau et votre sandwich tomate-mozza de la formule. Dans le train, vous dégusterez les deux ensemble.

À l'arrivée, s'il vous a plu, vous le rangerez dans votre sac à dos, si vous ne prévoyez pas de le relire, vous trouverez quelqu'un à qui le donner.

Encore deux stations pour les regarder, pour les regarder regarder. Regarder les yeux, les mains, les pouces. Les pouces surtout. Les pouces, leurs mouvements, un pouce ou les deux et le mouvement des yeux, le visage qui rit, qui s'étonne, qui s'indigne, et le pouce ne lira pas, il ira de post en post, mais il ne lira pas. Qui lit a le pouce lent et le visage qui change mais change au gré des mots qu'il faudra d'abord lire, alors que les images vous sautent au visage, vous agressent et vous forcent à changer brusquement. Mais le pouce reste souvent un indice plus discret qui permet de savoir sans fixer les visages qui risquent à leur tour de vous fixer aussi. De quoi perdre le fil. Le pouce de gauche à droite, comme on tournerait une page n'est plus gage de lecture depuis qu'on a les stories. De bas en haut non plus, c'est le mode de lecture pour tous les pdf, mais aussi pour Facebook et autres choses qui défilent. Parce que le téléphone n'est pas un bon critère pour savoir qui lit ou bien qui ne lit pas. J'ai dans mon téléphone tout un tas de bouquins qui feraient s'écrouler plus d'une bibliothèque. En fonction des contraintes, des attentes, des temps morts, lire sur le téléphone, reprendre sur l'iPad, pouvoir mettre des couleurs, des notes et des signets quand je n'ai jamais osé gribouiller sur les livres. Alors lire sur le pouce comme on mange sur le pouce, pour les faims de lecture, les petits creux de temps des gens qui n'ont pas le temps ou qui ne veulent pas attendre qu'il soit le temps de lire.

Ils sont arrivés, des Etats-Unis. Elle déchire les paquets pour pouvoir enfin les toucher. Trois mois d'attente. Elle va enfin pouvoir Lui rendre ses exemplaires, qu'elle aura à peine effleurés, sauf le *Journals*. Ils étaient trop bien conservés pour qu'elle ose les dégrader ne serait-ce que du regard. Le *Journals*, elle n'avait pas pu résister. Elle s'était engouffrée directement à l'année 1945, les mains tournaient, tournaient. Les yeux cherchaient, cherchaient. Et le corps entier retomba quand elle comprit qu'il n'y avait aucune entrée au 8 mai. Une petite au 9, dont elle se repaîtra, déçue, comme toujours, comme à chaque fois, comme tout le temps. Le corps n'était plus que mou, plus aucune tension vers le sens caché. Juste une page à lire, deux paragraphes qu'elle parcourt d'un œil et demi, les doigts lascifs suivant quand même, pour la première fois une syntaxe qui réveillait, sans qu'elle ne le sache très bien ni à ce moment-là, ni même aujourd'hui, comment.

The doll's house. Elle en sourit presque. Elle a fait tout ce chemin pour une Doll's House.

Les cartons étaient encore éventrés sur sol quand elle arriva à la fin de sa lecture. Et déjà, en une entrée, les cartons éventrés lui parlaient, lui demandaient pourquoi ses mains si petites, si enfantines les avaient à ce point meurtris.

Elle avait toujours su que les batailles allaient être rudes. Le sang blanc allait couler à flot. Elle s'était entourée de coussins doux, les Collin's, les sites d'étymologie, son préféré etymonline.com, tous ses cours de civilisation britannique et américaine, tous ces « réels » qui lui permettraient au moins de se défendre, des armures, des

armes, des « doldassen alvoi » pour pouvoir se mettre enfin assise sur la chaise la plus inconfortable possible et entrer « en guerre ».

Son corps, des pieds à la tête, recouverts, des miroirs, des contres-miroirs, des cordes même disséminées çà et là, pour pouvoir revenir. Elle se mettait des claques à chaque fois qu'un œil menaçait de, elle retournait les dictionnaires dans tous les sens, elle y adjoint les manuels de linguistique pour contrer les effets, tenter de garder le contrôle, mais surtout tenter de ne pas le perdre totalement.

À chaque page, des notes au stylo gravées à la limite de percer les feuilles, des post-it aux couleurs bien fluos pour ne pas laisser les couleurs la dépasser, l'absorber, la noyer.

Et pourtant, elle n'était pas beaucoup plus crispée que d'habitude. Au contraire. Et c'est bien ce qui l'effrayait.

Trois ans plus tard, trainant ses plaies béantes qui découpaient ses cuirasses externes et internes, elle arrivait devant le jury des pré-doctoriales pour exposer ses recherches. Tout n'allait pas si mal que cela, jusqu'à ce qu'une des membres du jury avance le powerpoint jusqu'à cette image de Denton. En grand sur le mur en face d'elle pendant que son corps, à elle, à peine solide, se liquéfiait à mesure de la projection de l'autoportrait, la tête de l'auteur posée lascivement alors que son corps, à lui, soulagé de quelque activité qui l'avait épuisé et ce bras au bout duquel une main laissait trainé tout naturellement un livre en guise de cache-sexe.

Son corps, à elle, exposé là, devant son corps à lui, et les mondes entiers qui nous regardaient, sans nous voir. Alors même qu'elle était persuadée que tout le monde les voyait.

Centrale la question de l'éclairage. L'ombre, l'ennemi de la lecture. Ombre du corps, ombre de la tête penchée, ombre de la page d'à côté. L'éclairage secret de l'enfance. La veilleuse discrète, posée à même le sol, découvrir qu'il existe des ampoules si faibles. Lumière jaune. La lampe électrique, celle qui se tient sous les draps. Lire sous les draps, cabane au carré. Cabane des draps, cabane du livre. La lampe suit/précède le regard, éclaire les mots les uns après les autres, ligne à ligne, qui de la main ou de l'œil est le premier ? La lecture sous les draps se fait sur le côté, corps en chien de fusil, côté droit pour les droitiers et les droitières dont je suis. Éclairer de la main gauche, difficile, la main gauche fatigue, contorsion, de la main droite maintenir le livre ouvert, avec le pouce toujours, par le haut du livre toujours, pouce dessous, autres doigts à l'arrière, lecture de la page gauche facile, livre posé, côté droit sur le lit, qu'il faut serrer, soulever quand il faut passer à la page de droite — avoir toujours aimé les pavés, la main se contracte, tient ferme la tranche épaisse. La main fatigue, le poignet, les doigts, se résigner à changer de côté s'allonger sur le flanc gauche, position anti naturelle, la main droite libérée — penser à l'*homo erectus* — éclairer les lignes, le faisceau jaune suit la ligne, la ligne comme un chemin, et c'est la main gauche malhabile qui doit agripper le livre. La main gauche doit garder le livre immobile, la main droite, par un simple mouvement de poignet imprime le mouvement de la lumière. *Lux*. Il y a de ça dans la lecture. Sous les draps, dans le silence, la nuit, un monde s'éclaire. Des mondes et encore des mondes. L'éclairage c'est la lampe

recouverte d'un tissu pour ne pas gêner qui dort à côté, ou la lampe de lecture. Lecture sur le dos, les deux bras de la lampe allumés, les doigts adaptent la direction de la lumière, les deux pages éclairées, c'est toujours le pouce qui maintient le livre grand ouvert, par le bas du livre dans cette position, les jambes sont repliées, la tête relevée, les lunettes inutiles posées ailleurs.

Avoir appris à lire sans casser la tranche, le pouce à l'intérieur mais les quatre autres doigts fermes pour éviter que ne s'entrouvre trop le livre. Avoir appris à ne pas annoter un livre. L'avoir désappris. La ligne n'est pas terminée d'être lue que déjà la main cherche le crayon, tâtonner, où dans le lit, au pied du lit, le trouver, tracer un trait vertical dans la marge, le repousser au loin, la proximité du crayon parasitant la lecture, ne pas lire pour annoter, lire, et si besoin la main ira chercher, trouver le crayon. Avoir désappris à corner un livre. Insérer un marque page, le faire dépasser, légèrement. En manquer parfois, tenter de retenir le numéro de la page, ne jamais y parvenir ? Avec le pouce feuilleter le livre, savoir si page gauche ou droite, haut ou bas. On lit avec les yeux finalement.

Il était là ce livre dans ma bibliothèque à côté des Enid Blitton, hérités d'un cousin, maniaco-dépressif qui faisait que des collections de collections, il m'avait tout donner, pour se débarrasser je n'en ai pas lu un seul, un, peut-être, je me rappelle plus.

J'ai fini par mettre la main dessus, enfin, tout mon corps sur mon Lion à la toison dorée qui se fondait dans les broussailles de la savane. En bas à droite des pattes, le logo noir folio et en haut dans le ciel ocre « Le lion » en times avec un majuscule sur l'article masculin singulier « Le »

A gauche Kessel sans prénom, ils n'ont pas jugé bon de mettre Joseph, peut-être ringard comme prénom, trop biblique, trop ...

Sur la tranche un numéro 49, et sur la quatrième «King lécha le visage de Patricia et me tendit son mufler que je grattai entre les yeux... »

« L'histoire d'un amour fou entre une petite fille et un lion. Un million d'exemplaires vendus en France »

L'achevé d'imprimé date de 1975, j'avais exactement 11 ans.

Pas vraiment de souvenirs de ce livre, une ambiance surtout, la chaleur réconfortante de se blottir entre les pattes de King et puis la scène finale horrible, alors ...

Je reprends mon King à bras le corps et je le relis doucement essayant de me souvenir, mais rien, alors je le relis pour moi

une nouvelle fois, et j'aime, j'aime beaucoup, et mon cœur palpite , et mon cœur saigne un peu, ce livre simplement redevient ma référence, il raconte le monde sauvage, le respect de la nature, ce cadeau, là sous nos yeux ...Merci Joseph

Et puis il n'a pas une trace de pause, de marque-page, de pliure, de re-pliure, d'annotations, rien, comme-ci je l'avais lu d'une traite.

Je me souviens de l'avoir traîner partout, dans ma maison, dans les jardins, dans les couloirs du collège, de la prison. C'est un des coins en bas à droite qui a été corné. L'encollage devait être de bonne qualité car il n'a pas perdu une page en cinquante ans. Pourtant, je lisais lentement à 11ans , et j'aimais bien l'ouvrir, bien à plat, au moment de la permanence devant les copines, pour leur montrer que mon Lion était tout à moi, les deux mains à plat de chaque côté. J'approchais mon visage , mes yeux comme pour rentrer dans cette savane de mots et de lettres Et je lisais tout près, à voix basse en chuchotant comme si Kessel me confiait un secret qui je ne partagerais avec personne.

– Mademoiselle ! La permanence est terminée ! Allez en cours s'il vous plait...

Un déchirement, il fallait surmonter notre séparation, et rêver la suite au cours de mathématique...mon Lion passait alors sur mes genoux, mais j'étais trop myope pour lire les pages posées sur les genoux, alors je lui caressais docilement la couverture, je l'effeuillais comme si la sensation de ce papier de velours me rapprochait de la douceur de son muflé. Juste entre ses deux beaux yeux de Lion.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir vu ma mère lire ailleurs que le soir dans sa chambre, les oreillers relevés derrière elle pour soutenir son dos. J'allais la voir parfois pour lui demander des choses et elle me répondait, évasive, sans jamais relever la tête de son livre, me faisant comprendre par là le caractère sacré de ce moment. Parfois je lui demandais ce qu'elle lisait et toujours sans relever la tête, mais glissant souvent un doigt sous la page suivante, elle me répondait. Ma mère lit toujours des polars. Elle ne m'épargnait pas les détails et cela me fascinait. Parfois j'allais à sa table de nuit en journée et je tournais les pages du livre tout en restant vigilante que personne n'entre dans la pièce, surveillant la porte derrière moi. Parfois j'achoppais des mots interdits et j'approchais mes yeux de la typographie pour en déceler un secret, comme on regarde par un trou de serrure. Le plus souvent les mots ne ressemblaient en rien aux images d'épouvante que mon esprit avait construites et je reposais l'objet de mes fantasmes, déçue.

Mon père, lui, lisait assis à la table de la cuisine, en journée. Il travaillait de nuit. Toujours de gros livres avec des couvertures brillantes et beaucoup d'illustrations. Des atlas. De la peinture. Il les posait devant lui et pouvait contempler la même page, à parler tout seul, son café refroidi, dans un temps qui dépassait le mien. Je n'ai pas cette capacité de contemplation devant le livre. Je tourne vite les pages. J'ai besoin de savoir où je vais. Pendant longtemps, quand je prenais un livre, je l'ouvrais à la dernière page. Si celle-ci me convenait, je me décidais à le lire. Je n'ai pas de souvenirs de voir l'un de mes frères lire. Je le vois prendre un livre dans

la bibliothèque du salon, parfois un journal, un magazine et partir au fond du jardin avec, comme si cela devait être une activité secrète, solitaire. Peut-être allait-il simplement fumer. Néanmoins je retrouvais parfois certains de ses magazines dans les toilettes à une page cornée, et je reprenais la suite de sa lecture, nullement dérangée de ne pas avoir le début de l'article. Je lisais beaucoup comme ça, à la volée, dans les moments des autres.

Je pouvais lire toute la journée, toute la nuit mais mes livres à moi je les lisais dans ma chambre. Parfois les coudes croisés sous mes genoux, d'autres fois la tête à l'envers sur l'assise du fauteuil club. La nuit avec la couverture tendue sur la petite lampe de chevet clouée au mur, la tête sous l'oreiller. Surtout les *Chairs de poule* dont il me fallait à tout prix connaître la suite — même si de toute évidence, je connaissais déjà la fin. Je ne sais pas quand est-ce que je me suis mise à lire dans une position normale, allongée avec les coussins relevés sous le dos. C'est arrivé sans que je ne m'en rende compte, comme le fait d'arrêter de lire la dernière page. Je sais que je n'ai jamais lu à mon bureau autre chose que des livres de psychologie. Comme si chaque territoire convoquait différemment mon esprit, mes yeux, mon corps. Penchée, les sourcils froncés, dans un territoire, à ne jamais corner les pages mais à les surligner. Allongée sur le ventre sur ma méridienne, à m'esquinter les yeux à la lueur d'une bougie et à corner les pages pour les essais. Redressée avec les coussins derrière mon dos pour les romans du territoire de la chambre. Au parc, je ne lis pas. Au parc, je m'assois avec un livre ouvert et je contemple.

Couchée sur le ventre, l'enfant se love sur le tapis de la chambre ou dans l'herbe, dans un parc, à la piscine, à la campagne, pas question de banc, de chaise ou même de fauteuil. Allongée, les pieds faisant la balance au-dessus des genoux, les coudes bien ancrés, mains posées en coupe sur les joues ou poings encastrés sous la mâchoire comme pour tenir le menton. La tête se penche, un peu, vers le livre étalé sous elle, puis il n'y a plus que les yeux qui bougent, qui font le va-et-vient, qui suivent les mots, les lignes, qui sautent sur les alinéas, qui forment les phrases. S'ils pouvaient, ils tourneraient les pages pour ne pas déranger les mains. Mais le corps est obligé de bouger, le torse se lève un peu, le coude droit se décolle un instant, et pouce et index de la main droite touchent le coin droit de la page de droite, serrent, tirent et ramènent cette page vers la gauche. Puis tout redevient comme avant. L'enfant reste étonnamment immobile, silencieuse, à peine un soupir, un froissement de sourcil, une langue qui frotte les lèvres. Elle n'entend plus, ne réagit plus, elle est dans le monde de son livre.

Plus tard, les moments d'abandon seront plus rares, les tapis, les prés moins faciles à trouver, mais même dans les trains et les bus, assise au fond sur une banquette étroite, au milieu des voyageurs qui sont obligés de se serrer, elle sort son livre de poche, le tient dans ses deux mains, le lève un peu vers les yeux, la lumière est faible, et se plonge dans la lecture, ne voit plus rien autour d'elle, et rate parfois sa station. Il lui arrive de finir au terminus, et elle reprend le trajet retour. En lisant.

Plus tard encore, dans une vie bien remplie, ce seront les salles d'attente bondées qui offriront un moment de lecture, inconfortable, mais qu'importe, elle aura toujours un livre dans son sac, parfois deux au choix, selon l'ambiance de l'attente, elle s'accommodera de la chaise exigüe, de la chaleur excessive, des quintes de toux voisines, des papotages de

rencontre, ce sera un moment d'oubli du quotidien, un moment volé et savouré.

Je lisais avant de savoir lire. C'était d'abord un geste, une manière de prendre, d'ouvrir, de tenir entre les mains quelque chose de mince ou d'épais, plié ou relié, et d'y entrer sans y entrer vraiment. Rue Lothaire, puis rue de la Centrale, tout faisait livre : les prospectus glissés dans la boîte aux lettres, les feuilles de publicité aux couleurs trop vives, les journaux froissés, les modes d'emploi aux dessins précis, et surtout ces pages du journal syndical de la CGT que mon père rapportait, avec leurs colonnes serrées, leurs caractères noirs, leur gravité que je ne comprenais pas.

Je feuilletais. Le bruit venait d'abord : ce froissement sec, léger, presque une respiration. Les pages avaient une résistance, une souplesse différente selon leur épaisseur. Certaines glissaient vite, d'autres accrochaient les doigts. Je passais d'une feuille à l'autre comme on passe une main sur une surface, pour sentir. Le papier laissait une poussière invisible, une sécheresse douce au bout des doigts.

Je regardais les lettres comme des formes. Les lignes droites, les boucles, les pleins et les déliés. Il y avait une beauté dans leur répétition, une rigueur qui me fascinait. Je suivais les colonnes sans les comprendre, je descendais, je remontais, je m'arrêtais sur un mot dont la forme me plaisait. Parfois une image apparaissait, une photographie en noir et blanc, un dessin technique, et tout le reste s'organisait autour comme un cadre.

Je lisais de préférence en cachette, pour être seule avec ce contact. Par terre, souvent, allongée sur le ventre, les coudes

plantés, ou bien assise à la table, le corps penché, proche du papier. Il fallait une certaine proximité, presque une adhérence. Le livre — ou ce qui en tenait lieu — devait être à portée immédiate du regard et des mains.

La radio était là. Elle ne dérangeait pas. Au contraire, elle enveloppait. Les voix, les musiques, les annonces formaient une nappe continue dans laquelle la lecture pouvait se faire sans interruption. Le corps restait pris dans deux rythmes à la fois : celui du son, extérieur, et celui du geste, intime, des pages que l'on tourne.

Je crois que lire, alors, c'était faire corps avec la matière. Ce n'était pas comprendre, c'était être au contact. Le papier, l'encre, les couleurs, les bruits formaient un espace où le corps trouvait sa place. Les mains savaient avant les yeux. Elles savaient la page, son épaisseur, son bord, son angle. Elles guidaient le regard, ou le retenaient.

Dans ce lien discret, répété, presque secret, dans la manière de les toucher, de les suivre, de les laisser passer, mon corps apprenait, avant la langue, la forme même de la lecture.

II

J'ai appris à lire. Lentement, comme on apprivoise une matière déjà connue par le corps. Les lettres n'étaient pas nouvelles : je les avais déjà vues, touchées presque, suivies du doigt sans les comprendre. Soudain elles répondaient. Elles cédaient.

Dans la maison de la rue de la Centrale, tout devenait lisible. Les boîtes de conserve dans le placard, les étiquettes des bouteilles, les mots imprimés sur les paquets de lessive, les notices pliées dans les tiroirs, les calendriers accrochés au

mur, les journaux laissés sur la table. Chaque objet portait une écriture, et cette écriture m'appelait.

Je m'approchais. Je prenais le temps. Je passais les doigts sur les lettres comme pour en vérifier la présence, même quand elles n'étaient pas en relief. Il y avait une manière de suivre les mots, de les longer, de les parcourir avec lenteur. Le regard et la main allaient ensemble. Je ne lisais pas seulement avec les yeux.

Les lettres avaient une forme, une densité. Certaines étaient dures, anguleuses, d'autres rondes, ouvertes. Je les reconnaissais avant même de les prononcer. Je les retrouvais d'un objet à l'autre, comme des signes familiers dispersés dans toute la maison. Le monde se couvrait d'un réseau discret, patient, que je pouvais désormais traverser.

Je lisais à voix basse parfois, pour sentir le passage du mot dans la bouche, son poids, sa durée. Souvent, je lisais en silence, en laissant le corps suivre le mouvement. Assise à la table, ou par terre, penchée. La radio continuait de parler, de chanter, de commenter le monde, et moi je découvrais cet autre flux intime, celui des phrases qui se formaient lentement sous mes yeux.

C'était une reconnaissance. Les objets n'étaient plus seulement là pour être utilisés : ils devenaient porteurs de signes. Et ces signes, je pouvais les approcher, les toucher, les faire miens.

Dans cette maison des années soixante-dix, avec ses bruits, ses surfaces usées, la lecture n'était pas séparée du reste. Elle passait par les mains, par la proximité, par une attention presque physique.

Et je crois que je n'ai jamais cessé de lire ainsi : en cherchant, dans chaque mot, quelque chose à effleurer.

III

Enfin, j'ai des livres. Non plus des feuilles éparses, non plus des mots pris sur les choses, mais des objets pleins, fermés sur eux-mêmes, avec un poids, une épaisseur, une promesse. Je les tiens à deux mains, je les ouvre lentement, et déjà le corps s'y ajuste, trouve sa place, comme s'il reconnaissait une forme attendue.

La couverture est lisse, cartonnée, elle résiste un peu sous les doigts puis cède. Les Bibliothèque rose, puis les Bibliothèque verte, ont des couleurs franches, presque brillantes, et cette douceur un peu froide du carton verni. Je passe la main dessus, je suis le bord, l'angle, la tranche où les pages serrées font une surface fine, légèrement rugueuse. J'ouvre, et il y a ce bruit — net, discret — du livre qui s'écarte.

Je me cache pour lire. Sous la table, allongée sur la rangée de chaises, avec la nappe qui descend comme une tente autour de moi, le monde devient plus étroit. La lumière filtre à travers le tissu, elle se dépose sur la page, et je lis dans cet espace retenu, secret, où le corps est contenu, replié, disponible.

Le soir, je lis sous la couverture. La pénombre est épaisse, tiède. Le livre devient une source de lumière intérieure. Les pages sont plus proches encore, presque contre le visage. Le souffle fait bouger légèrement le papier. Chaque mot semble plus dense, plus présent, comme s'il fallait le tenir davantage pour qu'il existe.

Et puis il y a le canapé. Notre premier canapé. Un velours à grosses côtes marron, profond, irrégulier sous la main. Le

matin, je me lève tôt pour y lire. La maison dort encore. Je m'installe, le livre posé contre moi, et je sens sous mes doigts les reliefs du tissu, les stries larges qui accompagnent la lecture. Le corps s'enfonce un peu, se cale, et le livre trouve un appui, une stabilité.

Je lis alors sans être vue. Le temps est ouvert, silencieux. La radio ne parle pas encore. Il n'y a que le froissement des pages, ce rythme discret qui accompagne le regard. Les mots passent, mais ils ne sont pas seuls : ils sont portés par la matière, par le geste, par cette lente adhésion du corps au livre.

Lire devient un lieu. Un lieu où je me tiens, où je me cache, où je m'étends. Un lieu fait de papier, de tissu, de lumière basse. Dans ce lieu, je ne suis plus seulement celle qui regarde : je suis celle qui touche, qui suit, qui entre — tout entière — dans la forme du livre.

IV

J'apprends l'accordéon à boutons. L'instrument est lourd contre moi, posé sur les genoux, retenu par les bretelles qui tirent légèrement sur les épaules. Les doigts se posent sur les rangées de boutons, d'abord hésitants, puis plus sûrs. Ils cherchent, ils tâtonnent, ils mémorisent. Il faut appuyer juste, au bon endroit, avec la bonne pression. Trop fort, le son écrase ; trop peu, il ne vient pas. Il y a une mesure du doigt, une précision qui passe par la peau.

Je reconnais ce geste.

Comme sur les livres, mes doigts avancent sans voir entièrement. Ils apprennent les positions, les distances, les retours. Ils se souviennent avant moi. Sur le clavier, chaque

bouton est une lettre possible, une note à atteindre. Sur la page, chaque mot est une forme à suivre. Dans les deux cas, il faut trouver le point exact, s'y poser, ne pas glisser.

Le soufflet respire. Il ouvre, il ferme, il accompagne le mouvement des mains. Comme la page que l'on tourne, qui s'écarte puis se referme. Il y a ce même rythme, cette alternance lente : presser, relâcher, avancer. Le corps entier est engagé, pas seulement les doigts.

Je regarde peu. Je sens. Les boutons ont une surface lisse, légèrement bombée, qui répond sous la pulpe. Les pages ont une autre texture, plus fine, mais elles résistent aussi, à leur manière. Dans les deux cas, il faut une attention continue, presque silencieuse.

Je comprends alors que lire et jouer ne sont pas si éloignés. Ce sont deux manières de parcourir une surface organisée, deux façons d'entrer dans un système de signes. Les doigts apprennent à circuler, à reconnaître, à anticiper. Ils tracent un chemin invisible.

Et parfois, sans que je sache comment, quelque chose s'accorde : une phrase devient fluide, une mélodie tient. Le geste disparaît presque. Il ne reste qu'un mouvement continu, intérieur, où le corps et ce qu'il traverse — livre ou instrument — ne font plus qu'un.

V

Ma cousine m'offre ses livres de poche, presque deux cents, une masse compacte, inépuisable, déposée d'un seul coup dans ma chambre comme une réserve de jours à venir, et je ne vis plus que pour eux, dans l'impatience de tous les lire. Non pas un à un. Tous ensemble, comme un ensemble fermé qui m'attendrait, et je m'enferme, volets à moitié fermés

pour retenir la chaleur de l'été au-dehors, pour garder à l'intérieur une lumière atténuée, presque filtrée.

Ils sont là, empilés, serrés, certains penchés, d'autres ouverts à la première page comme des bouches prêtes. Les couvertures sont souples, pliées aux angles, parfois cassées au dos. Elles gardent la mémoire des mains qui les ont tenues avant moi. Je les prends un à un, je les palpe presque, je les soupèse, et chaque livre a son poids, sa température, sa manière d'entrer dans la main.

Le papier est fin, parfois presque translucide. Il bruisse différemment selon les volumes, selon l'usure. Certaines pages glissent vite, d'autres accrochent légèrement, comme si elles résistaient encore à la lecture. Il y a des livres plus secs, d'autres plus souples, certains qui se referment d'eux-mêmes, d'autres qui s'ouvrent largement, dociles.

Je découvre les plis, les cassures, les marques laissées par d'anciens lecteurs : un coin replié, une page un peu gondolée, une trace de doigt plus sombre. Rien n'est neutre. Tout a été touché, tenu, parcouru. Je reprends ces gestes, dans cette continuité.

Je lis sur le lit, allongée, le livre posé contre moi ou suspendu au-dessus, et le corps s'adapte à la durée. Parfois je change de position sans quitter la page, comme si le livre fixait le centre et que le reste pouvait bouger autour. Le temps devient extensible. Il ne se mesure plus.

Je passe d'un livre à l'autre avec une sorte de fébrilité contenue. Il y a toujours le suivant qui attend, déjà présent dans l'esprit pendant que je lis celui-ci. Mais chaque

ouverture reste singulière : une première page, une première phrase, une entrée dans une matière nouvelle.

Ce ne sont plus seulement des objets distincts, mais un ensemble continu, une surface immense que je parcours par fragments. Les textures varient, les couvertures changent, mais le geste reste le même : prendre, ouvrir, tenir, lire.

Je crois que je ne sortais plus vraiment de là. Ou plutôt : j'habitais cet empilement, cette multiplicité de livres comme un lieu unique, dense, silencieux, où chaque page tournée ajoutait une couche au monde, et où mon corps, immobile en apparence, avançait sans cesse.

Ma mère sur le canapé, sur la plage, le dos au soleil, la main soutenant sa tête - Maman regarde ! Mais elle est trop absorbée, elle ne lève pas la tête elle tourne les pages avec son autre main

Sur le ventre mon livre sur l'herbe, les yeux qui plissent au soleil les coudes soutenant le haut du corps jusqu'à n'en plus pouvoir.

Sur le coté gauche, coté lampe de chevet une main soutenant ma tête, poignet endolori, lunette, lumière électrique.

Au restaurant le livre à coté de l'assiette le livre renversé à l'envers grand ouvert écartelé. Les pages cornées les pages tachées, combien de pages La phrase trop belle impossible à retrouver, page de gauche au tiers du livre, non plus loin, je tourne je tourne mon œil balaye à toute vitesse cherchant le mot clef, mais impossible à retrouver comme ce paysage près de Montpellier un jour d'amour en voyage c'était beau à fendre l'âme.

J'ai toujours emmené de lourds livres en voyage même pour deux jours au cas où le premier m'ennuierai, il m'en fallait un autre et encore un troisième au cas où je finirais le deuxième et la perspective de n'avoir rien à lire m'était insupportable ou la souffrance commencer un livre chez un ami et de ne pouvoir le prendre et ne jamais connaître la fin.

Les livres c'est lourd, maintenant je n'emmène plus de livre, j'ai juste le téléphone avec des livres dedans. Je peux en

amener des dizaines, des centaines et ça me rassure et je peux même m'en télécharger en cours de route si je veux.

Dans mon lit, percluse de douleur et de fatigue, pas besoin de tenir ma tête, de forcer mes yeux, je peux éteindre la lumière je mets le téléphone à côté de mon oreiller et j'écoute une voix me lire, comme en enfance, je sens mes membres se détendre dans le noir, la douceur du matelas et de l'oreiller. Juste une voix. Quand je commence un nouveau livre, je sais que j'ai une vingtaine d'heures à passer en sa compagnie, avec une voix, qui me pénètre, partout où je vais je l'écoute, dans la voiture, dans la salle de bain, en épluchant les légumes, à l'atelier, et puis oui plaisir sublime, en m'endormant.

Allongées sur le ventre, les genoux pliés en l'air, deux têtes jointes, deux chevelures collées dont on ne distingue pas les visages, lisent un livre, une bande dessinée, par terre sur le parquet, une main tourne la page, une autre la remet, elle n'a pas fini, ce n'est pas possible tu ne lis pas tu regardes juste les images, l'impatient sue laisse couler par terre, allongé à la perpendiculaire il lit la page de travers.

Le frère dévore les livres, il les lit assis sur son lit en tailleur, son bol de corn flakes sur les genoux en grignotant le coin des pages.

Lire sur une chaise, le dos droit, le bassin enfoncé dans sa chaise, en ayant placé le livre ouvert sur la table, à la bonne page, après avoir appuyé sur la ligne médiane pour éviter de voir les lettres en arc de cercle, et la page qui se retourne quand on regarde ailleurs, lire un livre qui se dérobe, avec les pages qui s'envolent, rétif aux marque-pages qui tombent et la main qui se met à chercher, à évaluer au poids, à l'épaisseur l'endroit où on était, quand on fouille sur la tranche, sur le papier gondolé les traces de sa présence, l'empreinte. Lecture de travail qui se dérobe, où parfois, il faut lire à voix haute pour se laisser prendre par le livre autrement, où la lecture passe par la diction, par la langue, quand il faut que les mots soient articulés pour pouvoir être lus, lire à voix haute comme dans l'enfance où il faut passer par le déchiffrage de la partition, la découpe des mots et des syllabes, se laisser prendre par le rythme du livre pour y entrer.

Lire enfin dans son lit, avec le bras qui tient le livre, nu, il a un peu froid et le livre est lourd pour le poignet, alors on met un oreiller pour soutenir le coude, on se retourne vers le livre mais la lampe de l'autre, avec son livre, vient un peu dans sa mire, alors on rectifie, on s'ajuste pour que chaque corps puisse lire sans se gêner tout en ayant les jambes contre ou entre, mais pas trop car sinon, la présence des corps vient emmêler la lecture, alors qu'on a un rendez-vous avec le livre, là où on l'a laissé la veille, on a saisi le livre sur l'étagère, on retrouve la page, parfois on ne sait plus si on l'a lue mais ce n'est pas grave, on relit peut être mais en mieux, on relit attentivement le livre qu'on a peut être laissé alors que l'on commençait à s'endormir avec les mots qui dansaient, qu'on comprenait sans comprendre.

C'était venu avec la retraite cette chose-là. L'hiver qui pouvait durer avec ou sans neige, il restait assis le long du radiateur. Lisant, il y posait le bras droit. Lisant, il croisait les jambes et sa main gauche tenait le pli du pouce. Ses autres doigts épais soutenaient la tranche. Son regard entrait là-dedans franchement, sans l'intermédiaire de lunettes, bien après quatre-vingts ans. Pour n'en plus sortir qu'à la nuit tombée faute de lumière. Souvent, l'ongle de son pouce droit venait se caler entre ses incisives pour n'en plus bouger pendant un long moment comme raclant dans ce vide étroit. Son corps ne faisait pas complètement silence, mais l'imposait. Après, il gagnait le canapé rouge sang, son extrémité gauche et il passait au grand écran. Il manipulait un temps la télécommande qu'il gardait en main droite pendant que de la gauche il arrachait des sourcils trop longs. Il s'ennuyait davantage, cela se voyait au choix des borborygmes et des diversions que ses yeux trouvaient pour prendre le large en fixant les nuages et ce coin qui l'attirait terriblement et dont il disait qu'en le regardant au couchant, on décelait la tirade que le temps choisirait le lendemain. J'appris un jour qu'il relisait souvent les mêmes livres parce que d'autres lui tombaient des mains et que le fait de connaître l'intrigue ne changeait rien au goût qu'il y trouvait invariablement. J'ai récupéré l'un d'eux lorsqu'il n'a plus été là pour le tenir. La couverture se désolidarisait des pages intérieures à demi-décousues et je sais qu'il y a là, entre ces pages, de quoi atteindre un dialogue auquel aucuns de nous n'a jamais eu accès. Mais venons-en aux étés puisqu'il s'y prenait autrement. D'abord savoir qu'il

cultivait le grand jardin, qu'il arrosait les pelouses, qu'il récoltait le raisin et qu'en plus il donnait la main à qui la réclamait ou à qui en voulait une franche et décidée. L'été donc, il maniait tant d'outils que les heures consacrées à la lecture finissaient par ressembler à ces filaments tremblants de lampe. Il renonçait aux romans, mais toute lecture n'était pas caduque pour autant puisqu'ici, je le revois devant le journal grand ouvert sur la table de la cuisine faisant collation de nouvelles locales qui finissaient par l'agacer parce que chaque jour il avait droit à la photographie du maire — le maire au centre aéré, le maire à l'exposition, le maire à la concentration, le maire au départ du Tour, le maire à la réunion, collection qui comptait autant de variantes que celle des *Martine* que je n'ai jamais lues enfant, mais qui continuent malgré tout à se vendre allez savoir pourquoi et comment — et le maire ne lui plaisait pas dans son costume rutilant, alors il se grattait la tête, tournait rageusement les grandes pages qui finiraient sans tarder dans le carton à recycler prestement. Mais l'aventure du journal ne s'arrêtait pas là car s'il l'achetait encore — ou plutôt se le faisait livrer dans sa boîte aux lettres quotidiennement — c'était pour la bonne raison que, dans les dernières pages, gisaient des jeux d'adresse qui l'enthousiasmaient et c'est peu dire que cela durait sous la tonnelle. À sa gauche, un gros Robert dont les pages noircies disaient l'usage intensif qu'il en faisait. Quand il ne l'ouvrait pas pour y cueillir un terme avant de l'encabaner dans une grille, il y posait le coude, la tête sur le poing et quelquefois piquait du nez. Le visage glissait un peu, puis finissant par flancher et il lançait un « merde » comme pour se réveiller. À main droite, il tenait un stylo offert par les nombreuses associations caritatives qu'il arrosait de deniers, de médiocre facture pourtant, qu'il rangeait ensuite dans un pot en verre sur le placard à chaussures de l'entrée. Mais

avant, il trottinait de case en case, cherchait, se creusait la
cervelle, passait ses doigts dans l'argent de ses cheveux
encore épais, taquinait un cure-dent entre ses dents que les
mâchoires mobiles faisaient onduler et quand il trouvait
enfin mot à la mesure de la prison inscrite sur le papier mou,
quelque chose en lui céda, une tension que la recherche
avait affûtée. Ses lettres à la graphie irremplaçable
prenaient racine sur les pavés blancs et la conquête pouvait
se poursuivre. Qui dit que, là où il est, elle ne se poursuit pas
encore avec ses nouveaux voisins de palier, dans l'Allée des
Lavandes du cimetière haut perché ?

Ce que je veux dire c'est que la croisais tous les jours, oui, même le samedi et le dimanche, à la bibliothèque, et nous nous asseyions à peu près toujours à la même place, l'une en face de l'autre, séparées par la largeur de la table de chêne et par une grosse lampe à abat-jour vert. Nous ne nous parlions pas — le calme des lieux ne nous y incitait pas — mais nous nous sourions gentiment, entre deux plongées dans les livres que nous ouvrons devant nous, dont nous venions faire glisser les pages, que nous refermions pour en consulter d'autres, les remettre dans les rayons, en tirer d'autres encore, elle comme moi. Ce n'est qu'après plusieurs semaines, peut-être moins, je ne suis plus sûre, que je me mis à l'observer de plus près, non pas consciemment d'abord, je n'aurais pas osé, je n'y aurais pas pensé. Je surpris des regards que je lui portais par-dessus ou par-dessous la lampe, brefs souvent, mais très attentifs, sans que j'en comprenne bien ce qui me poussait. Son attitude n'avait pas changé, croyais-je, elle se penchait sur son livre, je ne voyais de sa tête pour ainsi dire seulement ses cheveux bruns un peu en désordre, de son buste que l'habituel gris de ses pulls de laine, ses bras bougeaient peu, de façon répétitive. Je mis un peu de temps à me rendre compte que ce qui avait attiré mon attention se trouvait être les gestes de ses mains, ou plutôt devrais-je dire de ses doigts. Ce n'étaient pas des gestes extraordinaires, mais faits par elle je leur trouvais une grâce que je ne connaissais pas. Sa main gauche restait généralement à plat à cheval entre la tranche du livre qu'elle lisait et le bois de la table, mais son index venait frotter l'agencement irrégulier des pages comme s'il s'agissait de les faire ronronner. Parfois, un doigt, le majeur ou l'annulaire venait se glisser dans l'épaisseur du livre

pour marquer un passage, ou peut-être simplement pour jouir de cet écrasement doux. La main droite était plus active. C'est elle qui tournait les pages, de l'action commune de l'index et du majeur, et elle suivait le mouvement jusqu'au bout, jusqu'à ce que la page chassée vienne se poser sur celle de gauche. Parfois la jeune femme léchait très vite le bout de ses doigts, par réflexe probablement, mais elle essuyait immédiatement la salive sur son pantalon, que je ne voyais pas : je l'imaginai alors un peu confuse. Tout à coup, sa main droite venait souvent ouvrir le corps du livre, elle mettait habilement à nu le sommaire, découvrait un chapitre. Souvent elle caressait très doucement une page qu'elle devait particulièrement apprécier. Une fois que je remarquai ce jeu de mains et de doigts, je remarquai que j'eus du mal à me concentrer sur ma propre lecture. Je sais aussi que quand la jeune femme leva la tête, et quand je la croisai les jours qui suivirent, je ne pus m'empêcher de rougir.

J'insère la lettre décachetée dans la sacoche au-dessus de ma couchette en prenant, mouvement inverse, un livre. Allongée, les yeux vers le plafond en aluminium de forme légèrement arrondie qui renvoie, en raison de la position des diodes fixées dans le mur de la cabine, l'image floue d'une fille déformée, enflée, qui tient au-dessus d'elle un objet à crête, deux rectangles posés l'un contre l'autre et orientés vers le bas, le toit d'une petite maison, qui cache sa poitrine, je cherche rapidement la page où je me suis arrêtée la veille.

J'observe le mouvement des doigts de la fille qui gît au-dessus de moi, des tuiles beiges qui bougent d'elles-mêmes au bas du toit, et la maison qui se déplace sur une vague blanchâtre. Mes paupières frémissent. Le reflet s'étire. La maison tombe hors-champ. Je rattrape le livre avant qu'il tombe de la couchette.

Je lis de la science-fiction, et celui-ci est un livre commencé il y a dix jours. La fille a un peu de mal à retrouver sa page. Faute de marque-pages, mais c'est de sa faute, elle n'a qu'à en demander un, il faudrait qu'elle se décide à corner les pages, mais apparemment, elle s'y refuse. Pour quelle raison ? Respect du livre ? Incapacité à engager une action qui sorte d'un protocole appris puis maîtrisé ? Goût du défi ? Souci de disposer d'un instrument capable de mesurer son degré d'attachement à l'histoire ? Elle décide de changer une nouvelle fois de position.

La maison disparaît, remplacée par un océan blanc, surplombé d'un rideau long, irrégulier, frémissant.

J'écarte les mèches, enfin libérées du chignon que ma mère m'a appris à confectionner dès l'âge de cinq ans, parfaitement plaqué, retenu en monticule droit au sommet de mon crâne. Je me suis habituée à sentir ma peau légèrement tirée vers l'arrière, mais le soir, tout mon corps se détend, en même temps que mes cheveux, caressant mes épaules et ma nuque.

L'océan est caché par la tempête qui s'abat d'un coup. La fille au-dessus de moi flotte sur une mer de nuage, elle tient un télescope dans sa main qu'elle braque sur la Terre qui dérive en-dessous d'elle, si bleue, si jaune, si verte, si délicatement nervurée, et son cœur s'emplit d'une joie immense à la contemplation d'une telle merveille. Il ne lui reste plus qu'à descendre, tout doucement, à se laisser glisser au cœur d'une colonne d'air vers le véritable océan, et oui, voici la sensation de l'eau, de son humidité, le picotement de l'eau salée, ça fait un peu mal, autant de sel sur la peau, mais c'est normal. Elle heurte un bateau.

Où est l'échelle du bateau ? Où suis-je ? Je risque de me noyer si ça continue. Je sens mes yeux s'ouvrir. Je tâtonne; le livre a disparu. Je me penche vers le bas, où le livre a quitté la couchette.

Pas encore de liseuse — même si mon frère m'en vante les mérites à chaque fois qu'on se voit. Et puis, il faut bien l'admettre, elle réglerait ce problème de format : savoir si le livre rentre ou non dans mon sac... enfin, dans ma banane que je porte en bandoulière (30 cm de large sur 15 cm de haut). Pour moi, la taille du livre compte : pas seulement pour le transport, mais aussi pour la prise en main, le plaisir de le tenir pleinement, d'une seule main quand je le retourne sur lui-même. Il y a quelque chose dans l'objet-livre que j'appréhende avant même la première ligne : la souplesse et les couleurs de la couverture, la manière dont les pages se feuilletent, son poids, son épaisseur — qui parfois me décourage, et parfois me promet une rencontre, un accompagnement au long cours (comme avec *Les Frères Karamazov* ou *L'Idiot* de Dostoïevski). J'aime que les formats me racontent déjà quelque chose. Le poche me rassure : il trouve facilement sa place dans ma banane, entre le portefeuille, le calepin-agenda, le téléphone, le pass navigo, le roll-on relaxation ; il m'arrive même de le glisser dans la poche arrière de mon jean. Le grand format, lui, m'impressionne : il m'oblige à m'installer, à choisir un moment, à lui faire une place dans le temps autant que dans l'espace. J'avoue parfois je craque : il m'arrive de le tordre un peu, juste assez pour qu'il entre malgré tout dans ma banane et qu'il m'accompagne dans ma journée. Pas encore de liseuse. Un livre à toucher, à prendre avant qu'il me prenne qu'il m'accapare, qu'il me touche, ou pas, alors je le délaisse, je le froisse, je le malmène, je le déchire.

Sur le plateau, il tient le livre ouvert de la main gauche, lit d'un œil sa réplique. Il a surligné, entouré, annoté, mais saisir l'intention derrière les lignes, et dans le même temps dire les mots.... Il cherche, butte, se reprend, bafouille. Ses doigts habiles tiennent fermement le manuscrit entre deux feuillets, déjà prêts à entrouvrir les suivants. Tendus, il lit ces mots, les dit à haute voix. Dans un seul mouvement, les survole et les agrippe, les parcourt et les relie. Son regard rase la surface du paragraphe, la délimitation de la couleur du surlignage jaune. Depuis cette lecture rasante, à la fois il se détache et s'empare de son texte, voudrait l'avaler et lâcher ce foutu bouquin qui entrave encore son jeu. Son souffle entièrement dans cette quête, se dilue dans son corps transpirant. Dans les creux de ses muscles tendus, de ses bras, de ses jambes, de ses doigts, la mémoire exigeante fait son chemin. Quand s'accélère le passage du texte, que la réplique du partenaire advient, la trace s'insinue. Parfois, pourtant, il s'interrompt, prend un temps pour respirer et se laisse glisser contre un mur. Seule cette paroi peut à cet instant accueillir la tension qui le submerge. Alors, assis, immobile dans un coin de la scène, il tourne et retourne les pages, ferme les yeux à la recherche des bribes manquantes. L'œil froncé, les lèvres tremblantes, en silence, il laisse faire le vertige de l'émotion.

Elle entre dans la classe avec son livre épais à la couverture rose, la main gauche en marque-page, et se fraie un passage dans l'étroit couloir entre les rangées de chaises et de tables disposées en U et les hauts murs défraîchis de la salle. Ça se bouscule mais elle tient le livre fermement contre son buste. Pendant le cours, le livre est posé sur les genoux. Tu ne dis rien car un roman posé sur les genoux d'une adolescente de quinze ans pendant le cours, c'est un cadeau.

On dit le grain de la peau et le grain de la page. Ce que tu perds quand tu lis avec ta liseuse : le texte perd de sa texture. Il est moins vivant.

Allongé dans le lit, sur le dos, tu tiens ton livre en hauteur, coudes repliés. C'est le roman en format poche de Dany Laferrière, *Je suis un écrivain japonais*. Le livre est léger. Le corps est immobile, légèrement tourné vers la lampe de chevet pour mieux voir. Seuls les yeux sont en mouvement, et vont de gauche à droite, les deux pouces sur chacune des deux pages, gauche et droite, et bientôt la main droite tourne la page que récupère aussitôt la main gauche. Et le pouce gauche tient la page gauche, et le pouce droit tient la page droite. Rien d'autre que ce va-et-vient des yeux et des mains, que le haut du corps, imperceptiblement, accompagne. Mais bientôt les coudes vacillent. Les paupières tombent. De petits soubresauts agitent tes bras. Le sommeil gagne mais tu résistes. Tu tournes moins vite les pages. Tu relis plusieurs fois les mêmes phrases. Et le livre finit par tomber, sur le corps affaissé. J'imagine alors que les derniers mots lus ont dégringolé dans tes rêves.